

dans les endroits arides, où chaque couche se montre selon sa nature : calcaire, sablonneuse ou granitique.

J'en suis à grosses gouttes ; et souvent, accablé de fatigue, voyant combien d'habits et de souliers, j'usais dans cette rocaille, j'étais forcé de me traiter moi-même de vieux fou qui ne sais pas mesurer ses forces et qui s'abandonne à l'entraînement de ses passions.

Tout le pays savait que je cherchais des pierres ; et malgré l'amitié que me portaient les gens depuis tant d'années, en me voyant revenir avec mon grand chapeau de paille tout usé, le dos courbé, les jambes pliées, les mains, le cou et la figure balés comme un pain d'épice, ils se mettaient à rire et s'arrêtaient de faucher en me ériant :

— Mon Dieu, monsieur Florence, qu'est-ce que vous cherchez donc à cette heure dans les rochers ? Qu'est-ce que vous font donc toutes ces petites pierres et ces cailloux ?... Venez donc vous assoir, monsieur Florence, tenez, reposez-vous là, rafraîchissez-vous.

Ils m'arrangeaient un tas de foin, et me passaient leur pot de lait caillé, qui rafraîchissait dans la soure voisine ; cela me faisait du bien.

Pour les récompenser, je leur montrais mes pierres, en leur expliquant d'après les différentes empreintes de fougères, ou d'autres plantes des créations éteintes, à combien de milliers de siècles cette végétation se rapportait.

Ils m'écoutaient ; ils avaient l'air de me comprendre et finissaient par me dire :

— Vous êtes bien curieux, monsieur Florence ; qu'est-ce que nous fait tout ça ? Cent mille ans avant nous, cent mille ans après, ça revient au même ! Ceux de ce temps-là n'ont plus mal aux dents.

Ils riaient et se remettaient au travail, sans penser plus loin.

De mon côté, les histoires du village, les procès-verbaux, les discussions de MM. Jean et Jacques Rantzau, tous ces événements qui me paraissaient si graves autrefois, n'avaient plus la moindre importance à mes yeux ; les soulèvements terrestres, les éboulements, les inondations, les cataclysmes absorbaient toute mon attention ; et c'est à peine si de temps en temps il m'arrivait encore de prêter l'oreille à ce que me racontait ma femme des affaires de ce monde.

Il paraît que George, ennuyé des remontrances de son père, qui voulait lui faire continuer ses études, ne rentrait plus régulièrement à la maison ; il ne voyait plus personne au pays, il errait dans les bois et vivait comme une espèce de sauvage.

La seule chose qui lui restât encore de la famille, c'était l'apreté des Rantzau pour leurs affaires d'intérêt ; il allait d'une coupe à l'autre, veillant à l'exécution du cahier des charges, et chassait impitoyablement bûcherons, ségares, schlitteurs, tous les employés de son père, lorsqu'ils osaient lui s'obéir ou seulement lui répondre. Voilà ce que ce garçon était devenu depuis quelques mois ! Tout le village écriait contre lui, tout le monde le craignait ; on disait :

— C'est un Rantzau, le plus dur, le plus mauvais des Rantzau.

Dans mes instants de tranquillité pendant l'école, en réfléchissant à cela, j'en devenais tout triste, ne pouvant m'expliquer un pareil changement chez ce jeune homme ; car dans le

fond George m'avait toujours paru bon, généreux ; sa dureté pour les pauvres gens me saignait le cœur.

Ma femme me parlait aussi quelquefois le soir, de musique, de concerts, de grands dîners donnés par M. Jean ; un bruit vague de prochain mariage entre M. le garde général et Mlle Louise courait partout : c'est toujours ainsi que cela commence, les gens n'y pensaient pas et puis ils sont engagés. Rien n'était arrêté sans doute, mais le bruit s'en répandait, et j'en étais fâché pour Louise ; M. Lebel ne m'aurait pas convenu du tout à sa place, enfin à chacun son goût ; je me disais que les belles manières de M. le garde général et sa jolie voix l'avaient peut-être séduite.

En ce temps, un jour vers la fin de juillet, j'étais allé jusqu'aux carrières de marbre de Frémont, dont l'exploitation se trouvait alors dirigée par Baptiste Lachambre, un de mes anciens élèves. Il avait mis de côté pour moi, dans le fond de la carrière, tous les débris ayant conservé quelques empreintes de plantes ou de coquilles.

Après avoir admiré ces fouilles profondes, la régularité des couches s'élevant les unes au-dessus des autres à plus de cinquante mètres et qui témoignaient clairement du séjour des eaux pendant des siècles, dans la haute montagne ; après m'être ensuite reposé longtemps à regarder les travailleurs soulevant des masses de marbre avec leurs éries et leurs leviers, je m'étais remis en route vers une heure, ma boîte toute pleine de pétrifications curieuses. Le temps était très chaud, surtout sur le plateau découvert du Chemin-des-Bornes. Ma charge me pesait, je n'en pouvais plus, et je marchais lentement, appuyé sur mon bâton, pour gagner la lisière du bois.

Le soleil descendait du côté de la Lorraine ; le ciel au delà des montagnes était rouge comme de la braise ; pas un insecte, pas même un grillon, — celui de tous qui se plaît le plus à la chaleur, — pas un ne bruissait sur la terre sèche et crevassée. La sueur me baignait le corps ; et je suivais le sentier aride, la tête penché, sans avoir plus même la force de rêver, tant la chaleur m'accablait et me donnait d'éblouissements. Cela durait depuis une grande heure, lorsqu'enfin j'entraï dans l'ombre des sapins. Le sentier descendait alors à travers les ronces et les myrtilles ; j'entendais bourdonner au loin la rivière ; la cime des grands arbres était pourpre, les taillis au-dessous semblaient transparents ; et je descendais toujours, me réjouissant d'avance à l'idée de boire.

Tels étaient mes pensées et mon désir, lorsqu'au tournant du sentier, j'aperçus à trente pas au dessous de moi un homme assis au bord de l'eau, la tête couverte d'un large chapeau de paille roussi par la pluie et le soleil, les épaules carrées, et le grand bâton ferré entre ses genoux. La vue de cet homme m'inquiéta ; je regardai bien : c'était George ! Il était là comme assoupi dans l'ombre du feuillage. A quoi pensait-il ? Dieu seul le sait ! mais il fallait que sa rêverie fût profonde, car il ne m'avait pas entendu venir.

Je restai plus d'une minute à l'observer, ensuite je fis du bruit pour attirer son attention. Aussitôt il se retourna brusquement et regarda en l'air, ses grands cheveux crépus sur la nuque et le bâton serré dans la main ; ses yeux, sous le large bord du chapeau, brillaient comme ceux d'un loup.

— C'est vous, monsieur Florence ? cria-t-il au bout d'une seconde.